

JULIE DE LESPINASSE

**Je vous aime
avec excès, folie,
transport et désespoir**

Proposé par
Marie-Christine d'Aragon

Notice biographique de Bernadette Dubois

À s'offrir en partage

André Versailles éditeur

Aimer comme on ne doit jamais aimer

par
Marie-Christine d'Aragon

Oui, elle L'a aimé comme on ne doit JAMAIS aimer : avec excès, folie, transport et désespoir.

Elle a fait exactement TOUT ce qu'il ne fallait pas faire : elle s'est roulée à ses pieds ; elle L'a poursuivi, harcelé, imploré. Elle L'a inondé de ses larmes. N'exigeant rien, suppliant qu'IL pense à elle ne serait-ce que quelques minutes et s'excusant de n'en être pas digne.

Elle ne vivait que de LUI. Tout allait vers LUI. Rien ne pouvait la distraire de sa passion. Ni personne. Pas même le merveilleux d'Alembert, l'amoureux sublime qui l'aimait, elle, au point de courir à la poste expédier les messages brûlants qu'elle LUI envoyait.

Elle LUI a écrit des volumes. Un roman d'amour et de mort fait de centaines de milliers de mots pour LUI dire : « *Je vous aime.* » Il lui arrivait d'écrire jusqu'à cinq fois par jour, des lettres de dix pages, d'une écriture serrée. Interligne simple. Sans savoir à l'avance ce qu'elle voulait LUI dire. Mais c'était toujours la même chose. Dans chaque page, elle mourait dix fois et prononçait vingt fois le mot *aime*. Elle L'a harcelé de ses lettres et l'avoue : « *Je vous écris jusqu'à vous accabler ? C'est la seule occupation qui me fasse croire que je suis*

MARIE-CHRISTINE D'ARAGON

*encore en vie. N'êtes-vous pas assommé par la longueur de mes lettres ?
Mon ami, accoutumez-vous à cette importunité. »*

Parfois, elle posait sa plume, éteignait les lumières, fermait sa chambre à clef, s'asseyait devant la fenêtre, fiévreuse, et guettait le courrier. Quand son ami le postier apportait une lettre de LUI, elle ressuscitait pendant quelques heures puis elle se remettait à L'attendre, l'âme épuisée, le corps secoué de convulsions.

6 Elle jalousait toutes les femmes car elles étaient toutes plus belles qu'elle. Il faut dire que la pauvre Julie ne l'était guère. Vérolée de surcroît, avec une peau tout terrain. Comment aurait-elle pu prétendre à plaire ! À 38 ans, elle avait depuis longtemps passé la saison des amours. De plus elle était pauvre, bâtarde et sans nom. Bien qu'elle fût née d'Albon, ce qui n'est pas rien !

Elle se flagellait en lui disant : « *Dites-moi que vous en aimez une autre ?* » Puis elle LE poussa vraiment dans les bras d'une autre. Très jeune, très belle et très riche. IL l'épousa et IL en tomba amoureux... Ce jour-là, elle se remit au lit pour mourir... Comme souvent.

LUI, c'était le colonel comte de Guibert. Le héros littéraire et militaire du moment. Il s'élançait vers la gloire par tous les chemins. « *Corneille, Racine et Voltaire fondus et perfectionnés* », disait-on. Avec la bravoure du Grand Condé. Fichtre ! ça laisse rêveur. Quand il rencontra Julie, il venait d'écrire l'*Essai général de tactique*. Une œuvre admirable qui était tombée dans les salons comme une bombe.

LETTRE I

Paris, samedi au soir, 15 mai 1773

Vous partez mardi; et comme j'ignore l'impression que fera sur moi votre départ, comme je ne sais point si j'aurai la liberté ou la volonté de vous écrire, je veux au moins vous parler encore une fois, et m'assurer de vos nouvelles de Strasbourg. Vous me direz si vous y êtes arrivé en bonne santé, si le mouvement du voyage n'aura pas déjà calmé votre âme: ce n'est pas elle qui est malade; elle ne souffre que des maux qu'elle cause, et la dissipation, le changement d'objets suffiront du reste pour la détourner de ce mouvement de sensibilité qui peut vous être douloureux, parce que vous êtes bon et honnête. Oui vous êtes bien aimable; je viens de relire votre lettre de ce matin; elle a la douceur de Gessner, jointe à l'énergie de Jean-Jacques. Eh, mon Dieu! pourquoi réunir tout ce qui peut plaire et toucher, et surtout pourquoi m'offrir un bien dont je ne suis pas digne, que je n'ai point mérité? Eh! non, non, je ne veux point de votre amitié; elle me consolerait, elle m'exaspérerait, et j'ai besoin de me reposer, de vous oublier pendant quelque temps: je veux être de bonne foi avec vous, avec moi; et en vérité, dans le trouble où je suis, je crains de m'abuser; peut-être mes remords sont-ils au-dessus de mon tort; peut-être l'alarme que je sens est ce qui offenserait le plus ce que j'aime. Je viens de recevoir dans l'instant une lettre si pleine de

confiance en mon sentiment ; il me parle de moi , de ce que je pense , de mon âme , avec ce degré de connaissance et de certitude qu'on a lorsqu'on exprime ce que l'on sent vivement et fortement . Ah ! mon Dieu ! par quel charme ou par quelle fatalité êtes-vous venu me distraire ? Que ne suis-je morte dans le mois de septembre ! je serais morte alors sans regret , et sans avoir de reproche à me faire . Hélas ! je le sens , je mourrais encore aujourd'hui pour lui ; il n'y a point d'intérêt dont je ne lui fisse le sacrifice ; mais il y a deux mois je n'avais point de sacrifice à lui faire ; je n'aimais pas davantage , mais j'aimais mieux . Oh ! il me pardonnera ! j'avais tant souffert ! mon corps , mon âme étaient si épuisés par la durée de la douleur ! Les nouvelles que j'en recevais me jetaient quelquefois dans l'égarement ; c'est alors que je vous ai vu , c'est alors que vous avez ranimé mon âme ; vous y avez fait pénétrer le plaisir : je ne sais lequel m'était le plus doux , ou de vous le devoir , ou de le sentir . Mais dites-moi , est-ce là le ton de l'amitié ? est-ce celui de la confiance ? qu'est-ce qui m'entraîne ? faites-moi connaître à moi-même ; aidez-moi à me remettre en mesure ; mon âme est bouleversée ; est-ce vous , serait-ce votre départ , qu'est-ce donc qui me persécute ? je n'en puis plus . Dans ce moment , j'ai de la confiance en vous jusqu'à l'abandon , et peut-être ne vous parlerai-je de ma vie . Adieu ; je vous verrai demain , et peut-être aurai-je de l'embarras de ce que je vous écris aujourd'hui . Plût au ciel que vous fussiez mon ami , ou que je ne vous eusse jamais connu ! Croyez-vous ? serez-vous mon ami ? Pensez à cela , une fois seulement ; est-ce trop ?

Je vous aime avec excès, folie, transport...

LETTRE II

Dimanche, 23 mai 1773

Si j'étais jeune, jolie et bien aimable, je ne manquerais pas de trouver beaucoup d'art dans votre conduite avec moi ; mais comme je ne suis rien de tout cela, comme je suis le contraire de tout cela, j'y trouve une bonté et une honnêteté qui vous ont acquis à jamais des droits sur mon âme ; vous l'avez pénétrée de reconnaissance, d'estime, de sensibilité et de tous les sentiments qui mettent de l'intimité et de la confiance dans une liaison. Je ne dirai pas si bien que Montaigne sur l'amitié ; mais croyez-moi, nous la sentirons mieux. Si ce qu'il nous avait dit avait été dans son cœur, croyez-vous qu'il eût consenti à vivre après la perte d'un tel ami ! Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit ; c'est de vous, c'est de la grâce, c'est de la délicatesse, c'est de l'à-propos de votre citation. Vous venez à mon secours : vous voulez que je n'aie pas tort avec moi-même ; vous voulez que votre souvenir ne soit pas un reproche douloureux pour mon cœur, et peut-être offensant pour mon amour-propre ; en un mot vous voulez que je jouisse en paix de l'amitié que vous m'offrez, et que vous me prouvez avec autant de douceur que d'agrément ; oui, je l'accepte : j'en fais mon bien ; elle me consolera ; et si jamais je jouis de votre société, elle sera le plaisir que je désirerai et que je sentirai le mieux.

JULIE DE LESPINASSE

J'espère bien que vous m'avez pardonné le tort que je n'ai pas eu. Vous sentez bien qu'il me serait impossible de vous soupçonner un mouvement qui serait contre la bonté et l'honnêteté. Je vous ai accusé pourtant ; cela ne signifiait pas autre chose, sinon que j'étais faible et coupable, et surtout que j'étais troublée au point de ne plus conserver de présence et de liberté d'esprit ; vous voyez trop bien et trop vite pour que j'aie à craindre que vous vous soyiez mépris ; je suis bien assurée que votre âme ne croit pas avoir à se plaindre des mouvements de la mienne.

14

Je sais que vous n'êtes parti que jeudi à cinq heures et demie. J'étais à votre porte deux minutes après votre départ ; j'avais envoyé le matin savoir à quelle heure vous étiez parti mercredi ; et, à mon grand étonnement, j'appris que vous étiez encore à Paris, et qu'on ne savait pas même si vous partiez le jeudi. J'allai moi-même savoir si vous n'étiez pas malade ; et ce qui vous paraîtra affreux, c'est qu'il me semble que je le désirais. Cependant, et par une conséquence que je ne vous expliquerai pas, je me sentis soulagée en apprenant que vous étiez parti. Oui, votre absence m'a rendu le calme ; mais aussi je me sens plus triste. Il faut que vous me le pardonniez, et que vous vous en contentiez. Je ne sais si je vous regrette ; mais vous me manquez comme mon plaisir, et je crois que les âmes actives et sensibles y tiennent trop fortement ; ce n'est point l'idée de la longueur de votre absence qui m'afflige ; car ma pensée n'en voit pas le terme ; c'est simplement le présent qui pèse sur mon âme, qui l'abat, qui l'attriste, et qui à peine lui

Je vous aime avec excès, folie, transport...

laisse assez d'énergie pour désirer une meilleure disposition. Mais voyez quelle horrible personnalité ! voilà trois pages pleines de moi, et cependant je crois que c'est de vous que je suis occupée ; au moins je sens que j'ai besoin de savoir comment vous êtes, comment vous vous portez. Quand vous lirez ceci, mon Dieu ! à quelle distance vous serez ! Votre personne ne sera qu'à trois cents lieues ; mais voyez quel chemin votre pensée a fait ; que d'objets nouveaux ! que d'idées ! que de réflexions nouvelles ! Il me semble que je ne parle plus qu'à votre ombre ; tout ce que j'ai connu de vous a disparu ; à peine trouverez-vous dans votre mémoire les traces des affections qui vous animaient et vous agitaient les derniers jours que vous avez passés à Paris, et c'est tant mieux. Vous savez bien que nous sommes convenus que la sensibilité était le partage de la médiocrité ; et votre caractère vous commande d'être grand : vos talents vous condamnent à la célébrité. Abandonnez-vous donc à votre destinée, et dites-vous bien que vous n'êtes point fait pour cette vie douce et intérieure qu'exigent la tendresse et le sentiment. Il n'y a que du plaisir et point de gloire à vivre pour un seul objet. Quand on ne peut que régner dans un cœur, on ne règne point dans l'opinion. Il y a des noms faits pour l'histoire : le vôtre excitera l'admiration. Quand je me pénétre de cette pensée, cela modère un peu l'intérêt que vous m'avez inspiré. Adieu.

LETTRE VIII

Jeudi, 24 juin 1773

16

Trois fois dans une semaine ! c'est trop, beaucoup trop, n'est-ce pas ? Mais c'est que je vous aime assez pour croire vous avoir inquiété. Vous devez avoir un peu d'impatience de savoir si j'existe encore. Eh bien ! oui, je suis condamnée à vivre : il ne m'est plus libre de mourir ; je ferais mal à quelqu'un qui aime à vivre pour moi. J'ai eu de ses nouvelles du 10 : elles ne me rassurent pas tout à fait ; mais j'espère que cet accident n'aura pas de suite funeste ; j'espère même qu'il hâtera son retour : mais les chaleurs lui sont mortelles : il faut donc attendre. Ah ! mon Dieu, toujours voir éloigner, différer le plaisir, et être accablé, abîmé par le malheur ! Si vous saviez combien j'aurais besoin de me reposer ! depuis un an, je suis sur la roue. Vous seul, peut-être, avez eu le pouvoir de suspendre quelques instants ma douleur, et ce bien d'un moment m'a attachée à vous pour jamais. Mais, dites-moi, ma dernière lettre ne vous a-t-elle pas déplu ? Ne suis-je point mal avec vous ? j'en serais bien affligée ; mais je suis comme madame du Châtelet : je ne connais guère le repentir. Répondez-moi avec la même franchise que j'ai employée avec vous ; estimez-moi assez pour ne pas me dire la vérité à demi ; dites-moi tout le mal que vous pensez de moi ; et ce n'est pas, comme dit M. de La Rochefoucauld, pour le plaisir d'en entendre parler que je vous demande de m'en dire ; mais

Je vous aime avec excès, folie, transport...

c'est pour juger si vous êtes mon ami, si vous le serez; en un mot, j'attache assez d'intérêt à notre liaison, pour être pressée de savoir ce qu'il y a eu de surprise et de méprise dans ce qui nous a rapprochés l'un de l'autre. L'on dit qu'il n'y a rien de plus fort et de mieux fondé que les sentiments dont on ne peut pas se rendre raison. Si cela est vrai, je dois compter sur votre amitié; mais vous ne voulez pas que j'y regarde; pourquoi cela? Est-ce que je ne serais pas contente? Ne voyez-vous pas que le mouvement le plus naturel, lorsqu'on acquiert un nouveau bien, c'est de l'examiner, c'est de l'observer de tous les côtés: cette occupation est peut-être la jouissance la plus vive que donne la possession; mais vous, vous ne connaissez pas tous les détails et tous les plaisirs de la sensibilité. Tout ce qui est élevé, tout ce qui est noble, tout ce qui est grand, voilà ce qui est de votre ressort. Les héros de Corneille fixent votre attention: à peine avez-vous jeté les yeux sur les petits pâtres de Gessner. Vous aimez à admirer, et moi je n'ai qu'un besoin, qu'une volonté, c'est d'aimer; mais qu'importe? nous n'aurons pas la même langue; il y a une sorte d'instinct qui supplée à tout; mais rien ne supplée à mille lieues de distance. J'étais si troublée la dernière fois, que je ne vous ai pas dit que Diderot est en Hollande; il y est si bien, il y a déjà tant d'amis qu'il n'avait jamais vus, qu'il est fort possible qu'il ne revienne jamais à Paris, et qu'il oublie qu'il était en chemin pour aller en Russie. C'est un homme extraordinaire: il n'est pas à sa place dans la société: il devait être chef de secte, un philosophe grec, instruisant, enseignant la jeunesse. Il me plaît fort; mais rien de toute sa manière ne vient à mon âme; sa sen-

sibilité est à fleur de peau : il ne va pas plus loin que l'émotion. Je n'aime rien de ce qui est à demi, de ce qui est indécis, de ce qui n'est qu'un peu. Je n'entends pas la langue des gens du monde : ils s'amuse et ils bâillent ; ils ont des amis, et ils n'aiment rien. Tout cela me paraît déplorable. Oui, j'aime mieux le tourment qui consume ma vie, que le plaisir qui engourdit la leur ; mais, avec cette manière d'être, on n'est point aimable ; eh bien ! on s'en passe ; non, on n'est point aimable, mais on est aimé, et cela vaut mille fois mieux que de plaire.

18

Que je voudrais savoir si vous irez en Russie ! J'espère que non, et c'est, comme vous dites, parce que je le désire. Il me semble que, de nulle part au monde, les lettres ne viennent si lentement que de la Russie. J'ai relu deux fois, trois fois votre lettre, d'abord parce qu'elle était difficile, et puis parce que j'y étais difficile. Ah ! si vous saviez combien de fautes d'omission j'y ai trouvées ! Mais pourquoi n'en feriez-vous pas ? M. d'Alembert attend votre lettre avec grande impatience. M. de Crillon vous a prévenu. Votre ami, M. d'Aguesseau, me parut, au moins le jour qu'il m'a apporté votre lettre, bien extraordinaire : il a l'air de quelqu'un qui est troublé ; ses mouvements ont quelque chose de convulsif. Il dit qu'il est malade, et je le crois ; il a formé le projet d'aller à Spa. Je ne sais, mais je suis bien aise qu'il ne soit pas avec vous. Adieu. Je vous ai accablé de questions ; vous ne répondez point. Je ne vous demande pas s'il vous serait agréable de savoir les nouvelles, parce qu'il serait au-dessus de mon pouvoir de m'en occuper. Je sais ce qu'on ne sait point encore dans le public, que c'est M. d'Aranda qui est nommé ambassadeur d'Espagne à la place

Je vous aime avec excès, folie, transport...

de M. de Fuentès; que celui-ci a la première place de sa cour. Tout cela ne vous fait rien; et ce qui vous étonnera, c'est que cela me fait beaucoup. Ne faut-il pas être folle pour aller s'intéresser à ce qui se passe à Madrid? Adieu, encore une fois. Mon genre de folie est digne de votre pitié. De vos nouvelles souvent, longuement; partagez, si vous pouvez, le plaisir que vous me ferez. Combien y a-t-il de lettres que vous seriez plus pressé d'ouvrir que la mienne? trois, dix?...

LETTRE X

Mercredi au soir, 14 juillet 1773

19

Mon Dieu! que vous êtes aimable, et que vous m'étonnez, en revenant à moi d'aussi loin, étant aussi occupé, aussi dissipé! Comment se fait-il que vous pensiez même à quelqu'un qui ne peut avoir de mérite auprès de vous que celui de vous avoir paru capable d'aimer et de souffrir? de quel usage vous seront jamais ces tristes facultés? vous n'avez pas besoin d'être aimé, et vous seriez fâché de me faire souffrir: quel prix pouvez-vous donc mettre à une liaison où tout l'avantage est de mon côté? Vous me faites des questions auxquelles je ne suis pas en état de répondre. Hélas! il faudrait être calme pour répondre à l'indifférence qui interroge: le malheur, la durée des souffrances m'ont mise dans une espèce de stupidité qui m'ôte le pouvoir de penser: il ne me reste tout juste de raison que ce qu'il en faut pour me juger, pour condamner tous mes mouvements, pour

m'affliger de tous mes sentiments. Mon âme a la fièvre continue avec des redoublements qui me conduisent souvent jusqu'au délire. Oh ! s'il était vrai que de l'excès du mal on voit naître quelquefois le bien, je devrais espérer quelque soulagement. Non, je ne puis plus suffire aux diverses agitations qui déchirent mon cœur, et je me reproche la faiblesse qui m'entraîne à vous montrer ce que je souffre. Il me semble que je ne veux point exciter votre intérêt : je n'ai aucun droit à votre sensibilité ; et si j'en avais, ce n'est pas de ma douleur que je voudrais la nourrir. Non, vous ne me devez rien, et je vais vous le prouver : je déteste, j'abhorre la fatalité qui m'a forcée à vous écrire ce premier billet, et dans ce moment peut-être, elle m'entraîne avec autant de puissance. Je ne voulais pas vous parler de moi ; je voulais simplement vous remercier de m'avoir écrit avant que d'arriver à Vienne : je voulais vous répondre, et non pas vous parler ; je n'accepte aucune de vos louanges et je vais vous étonner : c'est qu'elles ne me louent point. Que m'importe que vous jugiez que je ne suis pas bête ? il est singulier, mais il est pourtant vrai, que vous êtes l'homme du monde à qui je me soucie le moins de plaire. Expliquez-moi cette bizarrerie ; expliquez-moi aussi pourquoi je vous juge avec une sévérité insupportable ; pourquoi je me trouve injuste à tout moment avec vous ; pourquoi, ne croyant pas à votre amitié, j'en chicane toujours les expressions ; pourquoi, enfin, ayant à me louer de vous, je serais tentée de m'en plaindre. Oui, ma raison me dit que je devrais vous demander pardon : car ma pensée vous offense sans cesse, et mon âme se révolte au seul sentiment que vous pourriez me faire grâce.